

1- A SA FAMILLE, N°50

A SON FRERE EMILE, N°38

†  
D.

Je n'ai pas le  
temps de me relire,  
tant j'ai écrit  
long.

Flavigny, 4 Janvier 1866.

Mon cher Emile,

Que ta lettre m'a fait de peine! ce qui me console un peu, c'est qu'en m'examinant j bien je ne crois mériter aucun des reproches que tu m'adresses. Je crois, mieux que cela, je suis sûr de n'être pas au dessous de l'affection que tu me portes; si vive qu'elle soit je ne pense pas qu'elle le soit plus que la mienne; et je crois aussi comprendre le coeur des pères et leurs sollicitudes; tu te trompes en effet si tu me mets au niveau de ceux qui n'ayant pas été pères n'en peuvent connaître les sentiments; je suis père, grâces à Dieu! non pas de nom seulement mais de fait; il est vrai que c'est une paternité toute spirituelle; non du sang mais de l'âme, mais elle n'en est ni moins impressionnable ni moins réelle; pour être invisible l'âme n'en est pas moins tout aussi réelle que le corps; elle lui est même bien supérieure. S. Paul dit que toute paternité découle de celle de Dieu (et il dit là une vérité qui seule é-vidente pour tout homme qui voit quelque chose au par delà de ce qui se voit). Et cependant Dieu n'a engendré personne matériellement parlant. Notre paternité à nous, ministres de Dieu, tient le milieu entre celle de Dieu et la votre; elle est toute spirituelle comme celle de Dieu, créée et par conséquent mortelle comme la vôtre, réelle et profonde comme toutes deux.

Mon seul tort en tout cela a été de ne pas te faire prévenir de prendre patience, que j'allais t'écrire.

J'arrive au fait:

Arrivé au Couvent de Paris vers 2 h. de la



nuît je n'ai pu me lever de bien bon matin comme tu le penses; puis mon bréviaire, un peu d'oraison, la Messe, mena matinée à vite disparu, je n'ai pu faire qu'une course, fort loin, place Cadet, course qui m'était nécessaire. Je quittais Paris le soir à 10 h

Néanmoins dès ce matin là j'ai fait part de mes préoccupations et de mes désirs au sujet de Fernand au T.R.P. Souaillard prieur, et à un Père que je connais fort délicate, qu'ils me donneraient facilement un correspondant mais un jeune homme qui put passer toute sa journée avec Fernand et qui fut très sûr cela leur semblait très difficile, attendu que beaucoup sont dou-teux et tous ont ou leurs occupations ou leur cercle de relations tout trouvé pour remplir leurs loisirs; cependant qu'ils y penseraient.

Après diner, la récréation, les vâpres, je suis parti pour la rue des Postes qui est fort loin de notre couvent, rue de Vaugirard, 70. Là, j'ai vu d'a-bord le R.P. Préfet (Le P. Recteur était au Confession-nal) J'ai causé avec lui non pas 1 heure mais 10 minu-tes environ, voici le résultat de notre entretien:

Fernand est intelligent mais sans doute il ne sera pas reçu cette année. On est assez content de son travail, mais il est très-enfant, manque très facilement à la règle, sans même y prendre garde; il a bon esprit, il est soumis. Bref, on est content de lui.

Quant aux sorties, comme je lui demandais s'il pourrait m'indiquer un bon jeune homme pour remplacer M. Lérís, il m'en a dit qu'il n'en connaissait aucun auquel il osât confier Fernand; qu'il était obligé de laisser sortir avec les correspondants quand les parents le demandaient, mais que s'il était libre, il ne le per- mettrait jamais; que ce jour de sortie est un trop grand danger pour eux, que sortant des murs de l'école et sa- chants qu'il leur faudra y rentrer le soir ils sont pous- sés à des excès très facilement, que voulant jouir de ces quelques heures de liberté, ils en abusent souvent etc etc... que pour lui, il trouve que Fernand est moins bon, que l'ensemble de sa tenue est moins satisfaisant depuis qu'il sort ainsi....

C'est à peu près tout.

J'ai vu ensuite Fernand. J'ai appris de lui que Lérís ne demeurerait pas avec lui, il le prenait le matin à l'école; en sortant de là ils se séparaient et



se donnaient rendez-vous pour le soir afin de revenir ensemble. Tout autre correspondant en eût fait autant.

J'ai appris qu'ils auraient congé le lundi et le mercredi et voyant que Fernand n'aurait personne avec qui sortir j'en ai profité pour demander qu'il vienne du Dimanche au Mercredi à Flavigny. Impossible.

Nous nous sommes séparés Fernand et moi avec l'espérance que le P. Recteur serait plus facile.

Je lui ai écrit dès mon arrivée ici. Ce n'est qu'avant hier que j'ai eu la réponse. On ne peut pas. On préfère lui permettre ce voyage et ce petit congé dans le courant de l'année.

~~Alors~~ J'attendais cette lettre pour t'écrire; jusque là je ne savais rien de positif et j'espérais toujours avoir Fernand. D'ici là je me suis laissé absorber par d'autres occupations et puis j'espérais avoir une autre solution et pouvoir te l'apprendre.

Nous avons ici le Dr Révillont de Paris, homme fort distingué et fort bon chrétien, à la fois docteur en droit et en médecine. Son frère est un de mes novices. J'espérais trouver par lui quelque chose pour Fernand, et comme il devait repartir pour Paris (il est ici depuis plus d'un mois en convalescence) j'attendais. Malheureusement il ne partira que dans 2 ou 3 jours. Il fait partie à Paris de plusieurs Conférences littéraires, il connaît nombre jeunes gens et espère trouver parmi eux ce que je désire. Il m'en écrira quelques mots et ira faire visite à Fernand de ma part. Je lui ai donné hier une lettre pour le R.P. Recteur afin qu'on le laisse voir Fernand. J'écirai à Fernand quand je saurai l'époque de cette visite. Annonce la lui dès maintenant, et dis lui de ne pas s'inquiéter de la commission que je lui avais confiée; je n'en ai plus besoin pour le moment.

Je n'ai pas eu le temps d'aller au Cercle Catholique mais j'ai appris que ce que l'on t'a dit de M. Lérès n'est pas incompatible avec son titre de membre du cercle; parceque plusieurs jeunes gens y entrent é-tant bons, puis deviennent mauvais mais en se cachant par honte ou autrement, et leur nom continue naturellement à figurer sur la liste du cercle

Tu vois cher frère que je ne suis point coupable à ton égard comme tu le pensais. Tes reproches m'ont fait grande peine mais je te les pardonne et je les oublie de bien bon coeur à cause de la source



d'où ils sont partis; ton grand amour paternel.

J'ai grande peine de savoir que tu as du retirer Raoul de Bazas. Où vas tu le placer aujourd'hui? Il faudrait, je crois, le chatier un peu et lui faire désirer de rentrer dans un bon collège et d'y réparer ses torts par une meilleure application. Mais où le placer?— Si la pension ~~à~~ A était un peu moins chère et moins éloignée, je te conseillerais de le placer à Arcueil où devait aller Fernand primitivement. Ils ont un enclos magnifique; les classes y sont parfaitement tenues, ils s'entendent surtout à former les caractères et à faire des jeunes gens qu'on leur confie des jeunes gens sérieux, sachant ~~représ~~ tenir leur rang dans le monde tout en demeurant de fermes chrétiens; ils ont déjà fait leurs preuves à Sorreze et à Oullins, près Lyon, où ils ont un collège des plus estimés.

Puis étant mon neveu il y serait j'en suis sûr l'objet de soins et d'attentions particuliers, car je connais ces pères.. Enfin, il serait très facile à Fernand d'aller voir son frère; il serait lui même accueilli avec bonheur par nos Pères et mangerait à leur table.

Vois ce que tu as à faire. Tu sais leur adresse: Collège-A Ecole Albert Le Grand à Arcueil (près Paris) On y va de Paris en 20 minutes à peu près.

Un mot en terminant sur une phrase de ta lettre.

Tu te plains (c'est ton expression) de la préférence que je semble avoir pour Honoré.

Pour le cas présent si je lui ai écrit c'est que j'avais les renseignements qui m'étaient nécessaires; si je ne t'ai pas écrit, c'est que je ne les avais pas. Mais parlons en général.

Je puis te donner l'assurance que tu m'es aussi cher que lui; je vous aime tous trois d'un amour égal et fort grand; et je t'avoue que plus d'une fois, particulièrement dans ces derniers jours passés au milieu de vous, je me suis pris à vous regarder tous trois tout fier et tout reconnaissant envers Dieu de ce qu'il m'avait donné de tels frères, en me disant: tous trois ont leur caractère différents leur qualités diverses, mais s'il me fallait me ~~prene~~ séparer de quelqu'un d'eux au choix, je serai fort embarrassé.

Il est vrai toutefois que j'écris plus souvent à Honoré, sais-tu pourquoi? Uniquement parce que



nos ages, les longues années passées côte à côte nous ont accoutumé à nous tout communiquer, à nous entr'aider en tout. Ne crois pas que dans ces lettres je lui parle sentiments, ou que je lui raconte des choses de ma vie que je te cache à toi, nullement, il s'agit de choses & dont je n'oserais pas t'entretenir parce que je craindrais de te devenir opportun; tu m'as accoutumé il est vrai à ne jamais essayer de refus de ta part, quelle que soit la chose que je t'ai demandée, mais malgré moi, je me crois tenu envers toi à une certaine réserve, je crains d'abuser de ta complaisance ou de t'imposer. Pour Honoré, ce n'est plus cela; il y a si longtemps que nous nous confions toute chose que je suis sûr, si importun que je sois, de lui être agréable non à charge.

Ainsi en ce moment le sujet principal de nos lettres depuis longtemps c'est quelques publications que je prépare; je n'étais pas accoutumé à ces choses, j'ai des embarras avec les libraires, les imprimeurs, etc j'ai besoin de renseignements... je lui en parle, je le consulte, je le mets à contribution, son temps, sa peine, sa bonne volonté, peut être trop. Franchement avec toi je n'oserais faire ces choses; pour cela il ne faut pas de l'amitié seulement, il faut du sans gêne, du sans façon, et je n'en suis pas encore là tout a fait avec toi.

Mais je repète et soutiens que mon amitié pour toi n'en est pas amoindrie d'un souffle- Tu as la même place dans mon coeur, tu as moins de part en mes embarras, voilà tout.

Mais après tout, si j'agis ainsi c'est pour toi, par respect pour ton temps, tes occupations, tes goûts même, si tu préférerais autrement rien ne serait plus facile.

Mes amitiés (a) à Constance et Lucy.

A Dieu, Bonne et excellente année à tous! et ne doute jamais plus je t'en prie (tu me ferais trop de peine) ne doute plus, même un instant, de l'amitié sincère, profonde, inalterable que t'as vouée et que te garde au coeur

Ton frère,

fr. M. Jean Joseph

(a) Mot illisible sous "amitiés"



Honoré m'a envoyé quelque argent pour que je lui envoie des Anis de Flavigny qui sont des bonbons fort renommés et une spécialité du pays. Je regrette de n'avoir pouvoir disposer de quelques sous pour en envoyer aussi à Lucy et Raoul. 2<sup>f</sup> ou 2<sup>f</sup>50 suffiraient, si tu en désirais. Je te dis cela pour que tu ne te méprennes pas sur la nature de cet envoi fait à Honoré.

Encore à Dieu!

Bien des choses à Jeanne et Mad. Marie

